

—Ah !... Je le regrette.

—Pourquoi, madame ?

—Voici : Je désire prendre un nouveau domestique, qui nous serait très utile à Coulange. Mais nous n'acceptons un serviteur, que s'il a d'excellentes références. Or, ce matin, un garçon, qui m'a paru tout à fait convenable, s'est présenté en se recommandant de Gérôme, votre valet de pied. Avant de lui donner une réponse définitive, je désire voir votre domestique, et puisqu'il n'est pas venu avec vous, vous m'obligerez en me l'envoyant demain à onze heures.

—Je suis désolé de ne pouvoir répondre à votre désir, répondit Ludovic ; mais Gérôme n'est plus à mon service.

—Comment, fit la marquise, laissant paraître sa surprise, vous l'avez renvoyé ?

—Non, madame, c'est lui qui m'a quitté pour aller rendre les derniers devoirs à sa vieille mère qui vient de mourir.

—Alors il reviendra ?

—Non, madame. Il m'a annoncé qu'il avait l'intention de se fixer dans son pays où avec ses petites rentes et le modeste héritage qu'il va recueillir, il espère pouvoir vivre.

—De quel pays est-il ? demanda négligemment la marquise.

—Gérôme est Breton, madame ; mais je ne sais pas le nom de la localité où il est né.

—Autant que j'ai pu en juger, monsieur le comte, vous aviez en Gérôme un bon serviteur.

—C'est vrai, madame, je n'ai qu'à me louer de lui et de son service.

—Vous l'aviez depuis longtemps ?

—Seulement depuis quelques mois.

—Qui vous l'avait donné ?

—Le comte de Rogas, à qui un de ses amis l'avait chaudement recommandé.

—Je vous remercie, monsieur de Montgarin. Sur ce que vous venez de me dire, je me déciderai probablement à prendre ce garçon qui s'est présenté de la part de Gérôme.

Morlot demandait à Gabrielle.

—Qui est-ce, ce comte de Rogas ?

—Un Portugais très riche, dit-on ; c'est un petit cousin du comte de Montgarin. Le comte de Rogas habite avec son parent.

Morlot resta silencieux. Mais il se disait :

—Il faudra savoir ce que c'est que ce comte de Rogas.

Un instant après le comte de Montgarin prit congé de madame de Coulange. Morlot et Gabrielle sortirent du cabinet.

—Vous avez entendu ? dit la marquise. Eh bien ?

—Eh bien, madame la marquise, ce misérable Gérôme a eu peur et il a pris la fuite. M. le comte de Montgarin a été la dupe de cet affreux coquin, et les personnes qui l'ont si chaudement recommandé à M. le comte de Rogas ont indignement abusé de sa confiance. Enfin, madame la marquise, ce Gérôme a été placé chez M. le comte de Montgarin de la même façon que Juliette a été autrefois placée près de vous. Par qui ? nous n'avons pas à nous le demander.

—Si seulement M. de Montgarin avait pu me dire où cet homme est allé.

—Je le saurai, madame la marquise ; soyez tranquille, je ne tarderai pas à retrouver maître Gérôme. Autre chose, madame la marquise : vous avez dit tout à l'heure à M. de Montgarin que votre intention était d'augmenter le nombre de vos serviteurs.

—Je me suis servie de ce prétexte pour interroger le comte.

—C'est ce que j'ai compris, répliqua Morlot ; mais, continua-t-il en souriant, il est réellement nécessaire que vous ayez un domestique de plus. C'est moi qui le choisirai. Son service de valet laissera beaucoup à désirer ; mais madame la marquise voudra bien être indulgente pour mon protégé.

—J'ai compris, monsieur Morlot.

—Madame la marquise, reprit l'ancien inspecteur de police d'une voix grave, nous devons prendre toutes nos précautions ; il me faut ici deux yeux pour voir et deux oreilles pour entendre, un homme qui soit le garde du corps de M. le marquis de Coulange.

XIV

Le soir, quand après avoir souhaité une bonne nuit à Gabrielle, Morlot se trouva seul dans sa chambre, il se mit à réfléchir profondément.

Il ne se dissimulait pas qu'il allait entreprendre une tâche ardue ; mais, en même temps, il sentait son courage redoubler sous sa volonté.

La marquise et Gabrielle lui avaient dit :

« Nous comptons sur vous ! » C'était assez. Pour sauver la marquise et sa famille d'un danger, il était capable de lutter même contre l'impossible. Et puis il éprouvait comme des frémissements de plaisir, en pensant qu'il allait se retrouver aux prises avec Sosthène de Perny.

—Le combat sera terrible, se disait-il, car le brigand est d'une force peu commune. Je l'ai vu à l'œuvre, ses débuts promettaient.

Ainsi que Morlot l'avait dit à Gabrielle, le comte de Montgarin lui apparaissait comme un personnage mystérieux. Tout le monde, Gabrielle comprise, s'accordait à faire l'éloge de ce jeune homme. Il avait du cœur, des sentiments élevés ; il aimait mademoiselle de Coulange, il en était aimé, il était son fiancé... Lui-même avait trouvé très correctes ses réponses lorsque la marquise l'avait interrogé sur son valet de pied. En vérité, comment admettre que ce jeune homme pût être complice de Sosthène de Perny ? ne serait-ce pas absurde ?

Là se détruisaient ses calculs, se brisaient ses déductions et s'arrêtait le travail de sa pensée.

Pourtant, malgré tout, il sentait que l'ennemi qu'il avait à combattre s'agitait autour du comte de Montgarin, et quelque chose lui disait que le fiancé de Maximilienne était comme le pivot ou la cheville de l'intrigue. Mais il avait beau mettre son esprit à la torture, l'intrigue restait dans l'ombre, et il ne parvenait pas à en saisir le fil. Morlot ne comprenait pas encore.

Cependant, quand il crut avoir suffisamment réfléchi pour le moment, se trouvant d'ailleurs accablé de fatigue, il se décida à se mettre au lit.

Vers six heures du matin, après n'avoir fait qu'un somme, Morlot se leva frais, dispos et parfaitement reposé.

Son premier travail fut d'écrire à Mouillon et à Jardel, ses anciens amis, deux agents supérieurs de la police de sûreté, lesquels étaient spécialement attachés à M. Macé, commissaire de police aux délégations judiciaires, aujourd'hui chef de la police de sûreté.

Il leur annonçait à tous deux son arrivée à Paris. Il disait à Mouillon de l'attendre chez lui le soir ; à Jardel de se trouver également chez Mouillon entre cinq et six heures. Au bas de chaque lettre il avait ajouté : « Je vais avoir besoin de vous ! »

Les lettres écrites et mises sous enveloppes, Morlot revêtit l'habillement qu'il avait la veille à l'hôtel de Coulange et après avoir souhaité le bonjour à Gabrielle il sortit.

Il glissa ses deux lettres dans la première boîte qu'il rencontra sur son passage et se dirigea vers la rue Richelieu. Sur la place Louvois il s'arrêta, parut se consulter et marcha vers l'hôtel Louvois. Il s'annonça comme un propriétaire du département du Doubs, qui venait passer quelques temps à Paris pour se distraire.

Quand il fut convenu du prix d'un petit appartement composé de trois pièces : une chambre à coucher, un cabinet de toilette et un salon, on lui demanda son nom.

—Je suis le baron de Ninville, répondit-il.

J'ai beaucoup d'amis à Paris, j'ai mis pied à terre chez l'un d'eux ; je tiens à être libre et surtout à rentrer aux heures qui me conviennent : c'est pour cela que je prends un appartement à l'hôtel. Demain ou après-demain je ferai apporter ici une partie de mes effets.

Il tira son portefeuille de sa poche, l'ouvrit, et, tout en regardant, laissa voir qu'il était bourré de billets de banque, comme il convient à un haut et puissant baron franc-comtois.

—Tiens, fit-il, je n'ai pas une seule carte de visite. Je vous serai reconnaissant de vouloir bien m'en commander un cent, beau bristol.

Il prit une plume et écrivit sur un feuillet de papier blanc : « Baron H. de Ninville. »

Puis il se dirigea vers l'hôtel de la marquise de Neuville à laquelle il fit remettre sa carte en lui demandant un moment d'entretien.

Morlot n'attendit pas longtemps. Presqu'aussitôt la vieille marquise parut. Morlot se leva et fit un salut respectueux.

—Madame la marquise, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'ai pensé, en vous faisant remettre ma carte, que vous m'appelleriez mon nom.

—En effet, on a parlé souvent devant moi, de monsieur Morlot. Ainsi, vous êtes...

—Un des serviteurs dévoués de la maison de Coulange.

—Je sais. Le marquis vous a en haute estime. Asseyez-vous, monsieur, et veuillez me dire l'objet de votre visite.

—Madame la marquise, dit Morlot avec gravité, parmi les nombreux amis de la famille de Coulange, vous êtes l'amie la plus ancienne, la meilleure, la plus dévouée. Eh bien, madame la marquise, je viens, dans l'intérêt de M. le marquis, de madame la marquise et de leurs enfants, vous prier de me donner divers renseignements. Seulement, madame la marquise, avant notre conversation, je vous demande de me faire la promesse que tout ce que nous allons dire restera un secret entre nous et que vous ne prononcerez mon nom devant personne.

—Je n'ai pas à vous cacher, monsieur, que je suis surprise de votre langage ; mais vous invoquez les noms d'êtres qui me sont chers ; je vous promets donc, et si c'est nécessaire, je vous jure de ne révéler à personne ce que vous allez me dire.

—Merci, madame la marquise. M. le marquis de Coulange et les siens courent un danger.